

Coumeint quiet n'est pas adé tant bon dè derè tot foo cein qu'on sè peinsè

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 51

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La rue de la Louve. — Couvaloup.

On nous adresse, de Fribourg, la question suivante : « Pourriez-vous me dire pourquoi, à Lausanne, il y a une rue appelée *rue de la Louve* ? Est-ce que Lausanne aurait aussi, à l'instar de Rome, quelque légende de Romulus et Remus, ou de louve, dans les annales de sa fondation. »

Un de nos abonnés a bien voulu nous donner à ce sujet les renseignements suivants :

Il y a, à 15 minutes au nord de la ville de Lausanne, la plaine du Loup, sur laquelle Charles-le-Téméraire établit son camp en 1476. Ces parages étaient hantés par les loups dans les siècles passés, ces carnassiers étant alors très nombreux dans tout le pays. Le ruisseau qui borne cette plaine à l'est a reçu d'elle le nom de Louve, et il vient, dans Lausanne, joindre ses eaux à celles du Flon, à la croisée de la rue de Pépinet avec la rue Centrale, où il y avait, il y a quelques vingt ans, un pont en amont duquel se faisait la jonction des deux ruisseaux, actuellement couverts. La partie du ruisseau de la Louve qui était encore à découvert, dès le fond de la rue de la Palud en Pépinet ayant été voutée et convertie en rue, a reçu le nom de rue de la Louve. Il y a loin de là à une légende, comme vous le voyez, puisque c'est de l'histoire contemporaine.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des loups à Lausanne, disons un mot du vallon de Couvaloup, soit vallon sur le ruisseau du Flon, à l'orient de la Cité, à Lausanne jusqu'aux tanneries de MM. Mercier. On croyait, à tort, nous a dit M. le professeur Wiener, dans une séance de la Société d'histoire, que le nom de *Couvaloup* dérivait du latin : *Cave lupo*, soit : gare au loup, mets-toi en garde contre le loup, mais il n'en est rien, dit M. Wiener, qui a cité un ancien document du XV^e siècle, à Bex, à l'occasion d'un procès où le nom local de Couvaloup était mentionné sous les trois variantes suivantes : *Convallon*, *Couvallon*, *Couvalou*, soit Chenalettaz, pour dire un vallon, du latin *Convallis* : plaine environnée de collines, vallée. Dans le cas particulier de Bex, il n'y a pas de doute que *Couvalou* ne vienne de *Convallis*.

Cependant nous estimons qu'à Lausanne le nom de Couvaloup pourrait provenir d'une autre source, du latin : *circum-vallum*, c'est-à-dire localité, vallon ou rue qui borde les murs, les remparts ou les fossés d'une ville, soit en dehors, soit en dedans, car il y a aussi dans Lausanne une rue de Couvalou, tendant dès la porte de Couvalou à l'ancien hôpital. En cela nous avons un exemple palpable dans la rue de Couvalou, à Morges, qui est une rue intérieure, en plaine, parallèle au mur d'enceinte de la ville.

Si de *circum-vallum* nous retranchons *cir*, et changeons l'*m* en *n*, nous aurons *cun-vallum*, d'où *couvalou*.

A ce sujet nous rappellerons qu'il y a 50 ans, on lisait sur la porte de ville à Payerne, du côté de Corcelles, soit à l'orient, l'inscription suivante :

Deus urbis nostræ vallum, en sous-entendant le verbe *est*. *Dieu est le rempart de notre ville*. Les lettres capitales dans l'inscription en donnaient la date.
J. F.-P.

Vieilles filles. — C'était autrefois l'usage, en plusieurs provinces, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée superstitieuse que, cet emploi portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir, à son tour, un époux avant la fin de l'année. Et l'on trouve encore au village plus d'une jouvencelle qui, sous l'influence de cette superstition, prend secrètement ses mesures afin de fixer la première une épingle à la coiffure d'une fiancée. Or, comme un tel usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues sous le nom de Catherine, puisque, d'après la légende, toutes sont mortes vierges, on a pris de là occasion de dire qu'une vieille fille *reste pour coiffer Sainte-Catherine*; ce qui signifie qu'elle n'a chance d'entrer en ménage qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

Voici une autre explication de ce proverbe, fondée sur l'ancienne coutume d'habiller et de coiffer les statues des saintes, dans les églises catholiques. Comme on ne choisissait que des vierges pour coiffer Sainte-Catherine, la patronne des vierges, il fut tout naturel de considérer ce ministère comme perpétuellement assigné à celles qui vieillissaient sans espoir de mariage, après avoir vu toutes les autres se marier.

Les Anglais disent dans le même sens : *To carry a weeping willow branch*. « Porter la branche du saule pleureur, » parce que le saule, emblème de la mélancolie, est particulièrement regardé en Angleterre, comme l'arbre de l'amour malheureux, opinion confirmée par la vieille romance du *Saule*, dans laquelle gémit une amante abandonnée.

(QUITARD, dict. des proverbes.)

Coumeint quiet n'est pas adé tant bon dè derè tot foo cein qu'on sè peinsè.

On màidzo que sè tegnâi on héga po allâ trovâ sè pratiquès, allâvè on dzo vesità on malâdo dein on veladzo dào défrou. Ein passeint decoutè on adze, ye ve dâi ballès bêlossès que lâi bailliront einviâ. L'arretâ sa cavala po ein couilli cauquenès; mâ pas moian dè poâi lè z'avâi, l'étiènt trâo hiautès. Adon ye montè avoué lè pî su la salla po aveintâ la brantse, ein tsouyeint dè pas dégringolâ, kâ se l'avâi perdu lo balan, l'arâi bin pu pequâ onna teta dein lo terreau, et tot ein couileint clliâo bêlossès sè peinsâ : Tot parâi se cauquon fasâi hîu ! et que la bêta avançâi, saré on galé luron, et porré bin fère lo pollièin. Ma fâi coumeint lo màidzo avâi prâo la coutema dè peinsâ tot foo cein que lâi passâvè dein la boula, parâit que dese hîu ! on bocon trâo foo, kâ l'héga crut

que faillâi modâ, et le fe onna lanchâ, que mon pourro mâidzo arrevâ la tэта la premiere dein lo bosson d'épenès, et que lâi sarâi restâ on ne sâ pas tant qu'à quand, se dâi brâvo pâysans que passâvont ne l'aviont pas vu et ne l'aviont pas saillâi, kâ lâi étâi tant bin einfatâ que ne poivè pas frou solet.

Cllia dè cé mâidzo fâ repeinsâ âi grantès rihuvès que sè fasont pè Vevâi su la pliace dâo martsi. Quand l'est que fasont la petita guerra et que faillâi terî, lo colonet recoumandâvè adé d'atteindrè lo coumandémeint; mâ y'avâi permi lè sordâ 'na beinda dè lulus, dâi tot minço, que ne demandâvont pas mî que d'eimbétâ cé pourro colonet, et que sè baillivont lo mot po lo fèrè mettrè ein colére. Assebin quand dévessont tserdzi lé pétâirus, ye tracivè su la pliace ein crieint: Surtout ne tirez pas avant le commandement de *feu!* Ma fâi à cé mot dè *feu!* vouaïque 'na demi-doñana dè clliaò bons fonds que pétarâvont dza tot espret, que lo colonet furieux lâo tracivè contrè âo galop ein boeileint: Qui est-ce qui a fait *feu?* A cé sécond mot dè *feu,* 'na quieinjanna d'autro terivont lo gatollion et rrrâo! rrrâo! rrrâo! su tota la ligne on oiessâi dâi débordenâères, se bin que cé pourro diablo dè colonet étâi d'obedzi dè criâ tot dè bon *feu!* po fèrè botsi cé comerce.

2 Mademoiselle Colibri.

— Après tout, dit-il en s'efforçant de sourire pour la rassurer, je m'abuse peut-être sur ma position; il est possible qu'un air plus chaud, qu'un soleil plus généreux exercent sur moi une influence salutaire. On a vu s'accomplir des miracles moins surprenants.

— Oh! oui, vous vivrez, s'écria la jeune fille, qui joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Quoi qu'il arrive, je veux tout prévoir; et avant de quitter Paris, mes dispositions seront prises, pour qu'en cas de malheur ton avenir soit assuré.

— Songeons à vous guérir d'abord, mon père, songeons à vous sauver.

L'oiselier hocha la tête.

— Ecoute-moi bien, Virginie, fit-il; prête-moi toute ton attention. Ce que j'ai à te dire est grave.

Elle se rapprocha.

Il prit les mains de la jeune fille dans ses mains amalgamées.

— T'es-tu jamais demandé, lui dit-il, qui j'étais, quel et le nom de ma famille?

— Ne vous appelez-vous pas M. Pamphile?

— Non.

— En vérité? demanda-t-elle.

— C'est un nom supposé, que j'ai pris pour cacher le mien. Il y a là toute une histoire que je vais te dire en peu de mots. J'appartiens à la noblesse: la ruine et le malheur se sont abattus sur notre maison; j'ai dû travailler pour vivre, et plutôt que de livrer à la risée le nom sans tache de mes ancêtres, j'ai caché ma misère sous une appellation obscure. Oh! reprit-il avec un sourire amer, il eût été difficile de reconnaître dans M. Pamphile, l'obscur oiselier du quai de la Mégisserie, l'élégant Armand de Montgradon d'autrefois.

— De Montgradon, murmura M^{lle} Colibri en cherchant à rappeler ses souvenirs; ce nom m'est connu; je l'ai déjà entendu prononcer devant moi.

— Aux Antilles, quand tu étais toute petite.

— Je suis donc née aux Antilles?

— Oui, ma chère Virginie, et l'heure est venue de te révéler enfin le secret de ta naissance.

— Parlez! oh! parlez!

— Ce nom de Montgradon t'appartient également: mon pauvre frère, ton père, Virginie, l'aurait porté haut et fier, si la mort n'était pas venue briser sa carrière.

— Mon père est mort...

— En brave, pour sa patrie, au milieu d'un combat naval; tu n'avais que deux ans à cette époque.

— Et ma mère? s'écria-t-elle? Vous ne m'avez jamais parlé de ma mère: est-elle morte? vit-elle encore? O mon bon oncle, mon second père, ne me laissez pas plus longtemps dans l'incertitude à son égard.

M. Pamphile se recueillit quelques instants.

— Ce qu'est devenue ta mère, dit-il enfin, Dieu seul le sait. Elle accompagnait mon frère, elle était à ses côtés le jour fatal où un boulet ennemi l'a frappé. Le vaisseau que commandait M. de Montgradon, privé de son capitaine, est tombé au pouvoir des Anglais: une partie de l'équipage s'est fait tuer sur le pont plutôt que de se rendre; quelques blessés qui survivaient à la défaite ont seuls été faits prisonniers. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre. La femme du capitaine de Montgradon, ta mère, mon enfant, a-t-elle sur vécu à ce désastre? Je n'en ai aucune preuve. De sa mort non plus je n'ai de preuve aucune. J'ai cherché vainement à connaître son sort; j'ai espéré longtemps, malgré l'absence, j'espère encore. Quelque chose me dit là que ta mère vit et que tu la reverras.

— Que Dieu vous entende! soupira M^{lle} Colibri.

— Les malheurs vont par troupe comme les corbeaux, reprit l'oiselier. Tandis que mon frère expirait, tandis que ta mère disparaissait dans la tourmente, l'incendie détruisait mes propriétés et les tiennes; tu n'avais que deux ans; ta jeunesse avait décidé M^{me} de Montgradon à se séparer de toi momentanément et à te laisser aux Antilles sous ma tutelle... L'incendie nous prit tout. A peine me fut-il donné de retirer quelques mille livres de la vente de mes champs dévastés. Nanti de cette somme, j'abandonnai un pays où il m'eût été par trop cruel de vivre dans la pauvreté après avoir connu des jours meilleurs; je vins en France, je t'amenai à Paris, et là, après quelques démarches inutiles pour obtenir un bénéfice, une pension, un secours quelconque en ta faveur, je me décidai à quitter mon nom, à cacher mon origine, à me faire marchand d'oiseaux. Cette boutique était à vendre, je l'achetai avec le peu de ressources qui me restaient et... tu sais le reste.

Une toux violente et prolongée interrompit le narrateur.

— Malheureusement, reprit-il après quelques instants de repos, l'air de Paris est trop froid; il fallait à mon tempérament l'ardent soleil des Antilles. Aujourd'hui que je puis me donner le luxe d'un climat plus tempéré, je crains bien qu'il ne soit trop tard.

— Oh! je vous entourerai de tant de soins, je prierai tant le ciel, qu'il faudra bien que Dieu vous conserve à ma tendresse.

— Chère fille! murmura l'oiselier avec un sourire plein de larmes, s'il suffisait des pleurs d'un ange pour me guérir, je serais sûr d'atteindre l'âge d'un patriarche.

Ainsi que l'avait pressenti M. Pamphile, le remède suprême indiqué par le médecin, le changement de climat, venait trop tard.

Le pauvre oiselier n'eût pas même le loisir d'expérimenter si le soleil du Midi pouvait avoir quelque influence sur une constitution débilitée par la souffrance, les privations, les déceptions de la vie.

La maladie fit de tels progrès que toute tentative de quitter Paris devint inutile.

Quelques jours après la conversation que nous venons de rapporter, M. Pamphile dut renoncer à donner lui-même à ses pensionnaires aillés les soins accoutumés.

Il garda la chambre. Étendu sur une chaise longue,